



LE FAIT DU JOUR

ZOOM | C'est le nouveau jeu à l'école

THOMAS POUPEAU ET FL.M.

« **ENZO*** est cas contact, on y va ! » À chaque nouvel élève susceptible d'être infecté par le Covid, le même rituel s'installe dans ce collège de Saint-Étienne (Loire). « Quand c'est un garçon, ce sont les autres garçons qui vont lui serrer la main. Quand c'est une fille, elles se font de gros câlins, en groupe, sans le masque », rapporte Nolan, élève de 4^e.

Le but ? « Rater une semaine de cours ! » Un jeu dangereux sur lequel les chefs d'établissement commencent à alerter. Carine*, responsable de cycle en collège, vient d'écrire un courrier aux parents sur ce « phénomène inquiétant et navrant ».

Des bisous au moindre nez qui coule

Elle raconte entendre dans les couloirs de son établissement de région parisienne « des concours lancés par les élèves pour se contaminer ou devenir cas contacts ». Cette professeure décrit « des partages de gourdes, des câlins sans masque à répétition [...] ». « La vraie technique », reprend notre ado de Saint-Étienne, c'est la cantine. « C'est là qu'il y a le plus de chances d'attraper le Covid, en mangeant face au cas contact ».

Lui jure ne pas s'y prêter, trop inquiet de contracter la maladie et de la redonner à la maison, mais estime à « 60-70 % » le nombre de ses camarades « qui tentent leur chance ». « C'est arrivé d'un coup après le réveillon, tout le monde s'est passé le mot », précise-t-il.

Même son de cloche chez Margot, en 1^{re} dans un lycée de région parisienne. « Tout le monde rigole là-dessus depuis quelque temps, mais seuls trois ou quatre élèves le font vraiment. Ils se font des

smacks dès qu'ils ont le nez qui coule, ou qu'ils toussent. À la cantine, ça se passe les fourchettes, ça mange dans les assiettes des autres... »

Faux cas contacts, vrais sécheurs de cours

Pas de quoi faire rire Alice*, elle aussi en 1^{re} du côté d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Elle s'inquiète pour son bac de français. « Ça fait marrer ceux qui sont très bons scolairement ou, à l'inverse, ceux qui s'en fichent de rater leur examen. Chaque jour, il y a plusieurs absents malades dans ma classe ! Résultat : on avance moins vite sur le programme... »

Comment cette mode est-elle née ? Saphia Guerreschi, infirmière scolaire et secrétaire générale du syndicat Snics-FSU, rappelle que « l'adolescence est un âge où l'on a des envies de transgression poussées, où l'on veut dépasser la règle. On n'a pas attendu Omicron pour découvrir l'école buissonnière ! »

Et ce, « d'autant que les élèves encaissent depuis deux ans le stress de la crise sanitaire et ses protocoles sans cesse changeants, ils sont à l'école cinq jours sur sept, sous pression... » Par ailleurs, souligne encore l'infirmière scolaire, « les ados savent bien, parce qu'on les abreuve de cela aux infos, que les étu-

des scientifiques montrent que le Covid-19 a des effets moins graves sur eux ».

Pour certains, avance-t-elle aussi, attraper le virus est tout simplement un gage de... sérénité dans leur cursus. « Avec un certificat de rétablissement du Covid, ils gagnent deux mois de tranquillité, libérés des obligations de tests, par exemple. En période d'examens, cela compte. »

La déclinaison de ce « jeu », encore plus en vogue : se déclarer cas contact d'un camarade positif, même si on ne l'est pas. « L'idée, c'est qu'on doit ensuite quitter l'établissement le temps de faire un test, même si on ne doit plus s'isoler comme avant. C'est assez pratique, par exemple pour rater une heure de cours dont on ne veut pas », rigole Antoine, lycéen dans le centre de la France. Là encore, le jeu de quelques-uns, note Carine : « Nous constatons que ce sont souvent les mêmes noms qui reviennent régulièrement dans les cas contacts. »

Comment enrayer cette pratique minoritaire ? Dans son collège, Carine demande aux parents de « bien faire comprendre (aux) enfants que le jeu doit se terminer ». Mais pour la porte-parole des infirmières scolaires, c'est d'abord une question de moyens. « Il faut encadrer ce phénomène, expliquer les risques aux élèves », estime-t-elle, rappelant qu'il y a en France seulement 7 700 infirmiers scolaires, les premiers au contact de cette problématique, pour plus de 62 000 établissements. « C'est un problème qui

dépasse le Covid-19. Car, quand on ne veut plus aller au collège ou au lycée, c'est généralement qu'il y a un souci sous-jacent, pas simplement qu'on veut faire la grasse matinée. »

* Le prénom a été changé.



La vraie technique, c'est la cantine. C'est là qu'il y a le plus de chances d'attraper le Covid, en mangeant face au cas contact.

NOLAN, EN 4^e



ISTOCK

Pour rater les cours ou se libérer des contraintes des dépistages à répétition, certains élèves, notamment dans l'enseignement secondaire, sont prêts à attraper une maladie qu'ils jugent bénigne.

